

L'asile et l'exil. Une histoire de la distinction réfugiés/migrants
de Karen Akoka
Chez Nous. Paroles De Réfugiés de Marco Rizzo et Lelio
Bonaccorso

Estelle Garcia Sauzin

Number 277, Fall 2021

Récits d'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Garcia Sauzin, E. (2021). Review of [*L'asile et l'exil. Une histoire de la distinction réfugiés/migrants* de Karen Akoka / *Chez Nous. Paroles De Réfugiés* de Marco Rizzo et Lelio Bonaccorso]. *Spirale*, (277), 33–36.

DE CEUX QUE L'ON NOMME À CEUX QUI NOMMENT

Depuis quelques années, les romans graphiques portant sur l'exil et l'asile foisonnent. D'un côté, des autrices comme Marjane Satrapi, Zeina Abirached ou Thi Bui livrent une vision intime de la perte d'un lieu à soi. De l'autre, un nombre important de non-exilés s'intéressent au processus d'asile et à la nécessité – souvent contrariée – d'accueillir ceux qui viennent. Journalistes, documentaristes, auteurs, parmi lesquels Fabien Toulmé ou Sandrine Martin, tentent – certains avec sensibilité, d'autres avec maladresse – de brosser le portrait de ces personnes qui traversent les frontières ou en facilitent le passage. *Chez nous. Paroles de réfugiés*, de Marco Rizzo et Lelio Bonaccorso, en est un exemple récent. Lu à la lumière de l'essai de la sociologue Karen Akoka, *L'asile et l'exil. Une histoire de la distinction réfugiés/migrants*, ce roman graphique illustre assez nettement les espoirs et les failles d'un genre littéraire qui s'impose peu à peu comme une nouvelle forme privilégiée de mise en récit des violences migratoires. Pourtant très différents, ces deux ouvrages attestent de la pluralité des discours sur l'exil et l'asile, ainsi que du vif intérêt que leur prêtent chercheurs et artistes, universitaires et néophytes.

UNE HIÉRARCHISATION DES VIOLENCES

Dans *L'asile et l'exil*, Karen Akoka s'appuie sur sa thèse doctorale en sociologie et nous fait part d'une recherche basée sur un recoupement d'archives titanesques tirées des années 1950 à 1980. Cette période faisait jusqu'alors l'objet de peu de recherches tout en étant généralement présentée comme un « âge d'or » de l'asile en France, en raison d'un taux exceptionnellement bas de rejet des demandes. Par la suite, les années 1980 et 1990 ont vu naître la figure du « faux réfugié », qui s'oppose à celle du réfugié militant politique et individuellement persécuté, marquant la nette dichotomisation des figures de la migration. Cette dichotomie participe de nombreuses tensions : il y aurait ainsi de « vrais » réfugiés, fuyant les persécutions individuelles, et de simples migrants, à la recherche d'une oasis économique où prospérer. Or, les réalités migratoires forment un continuum entre ces deux figures : les motifs politico-économiques, la quête d'une vie à soi et l'impossibilité collective de vivre librement sont très souvent intriqués.

L'ASILE ET
L'EXIL. UNE
HISTOIRE DE
LA DISTINCTION
RÉFUGIÉS/
MIGRANTS

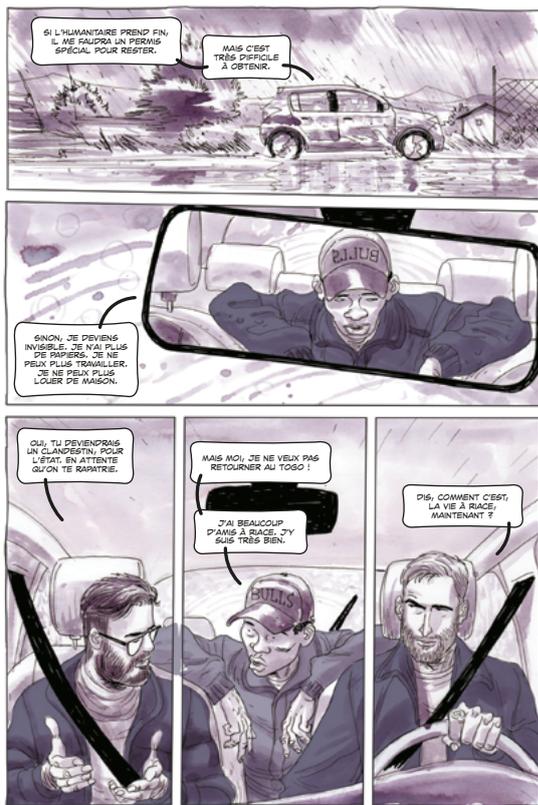
KAREN AKOKA

La Découverte, 2020, 360 p.

CHEZ NOUS.
PAROLES DE
RÉFUGIÉS

**MARCO RIZZO ET
LELIO BONACCORSO**

Futuropolis, 2021, 112 p.



75



98

Akoka s'empare du trouble créé par cette distinction et en retrace l'histoire. Bien que s'intéressant autant aux bénéficiaires qu'aux exclus du régime de l'asile, sa recherche se focalise sur l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides (Ofpra). Akoka enquête notamment sur les agents qui décident de la possibilité qu'ont les exilés de demeurer sur le territoire en s'intéressant à leur profil sociologique. Ils démontrent parfois de faibles connaissances ou un manque de formation qui limitent leur compréhension des multiples contextes socio-culturels des demandeurs. Très souvent, leurs prises de décisions sont justifiées par une « intime conviction » d'avoir décelé (ou non) la « vérité » dans le récit des demandeurs. Alors que les institutions se targuent d'objectivité, l'ouvrage met en lumière la dimension ethnocentrée de ces décisions.

La dichotomie migrant/réfugié engendre de façon concrète une hiérarchisation des violences. La figure du faux réfugié s'est installée dans l'imaginaire collectif en tant que menace envers un système d'asile qu'il serait nécessaire de protéger. La possibilité du mensonge se transforme en une justification suffisante à la restriction de l'accueil. Or, écrit Akoka, « pourquoi serait-il plus grave de mourir en prison que de mourir de faim ? Pourquoi l'absence de perspectives

socio-économiques serait-elle moins problématique que l'absence de liberté politique ? » Cette recherche met à mal l'idée que les migrants et les réfugiés seraient des « espèces distinctes » dont la présence sur le territoire d'accueil serait plus ou moins légitime. À la place, Akoka recentre le débat sur ce qui ne constitue que des « catégories administratives » prises dans l'état d'institutions. L'Ofpra, par sa structuration, ses méthodes de recrutement et de formation, peine à combattre l'aporie des modes de labellisation et perpétue une vision privilégiée de l'asile comme forme de récompense.

PRÉMIÈRES D'UNE ENQUÊTE GRAPHIQUE

C'est cette vision que les Italiens Marco Rizzo et Lelio Bonaccorso confrontent avec *Chez nous. Paroles de réfugiés*, en donnant la voix à divers acteurs de l'asile, exilés comme bénévoles. Dans cette sorte de suite de leur premier roman graphique, *À bord de l'Aquarius*, le journaliste et le dessinateur s'intéressent non plus à l'arrivée, mais aux conditions de vie et aux possibilités d'intégration pérenne des « accueillis ». Cette « enquête graphique » présente diverses initiatives locales nées du Système de protection des demandeurs d'asile et des réfugiés (SPRAR). Ce projet, financé par le ministère italien de l'Intérieur, vise l'intégration des personnes se trouvant sous

la protection internationale (réfugiés et bénéficiaires de la protection subsidiaire) tout en facilitant l'accès au travail, au logement et à l'apprentissage de l'italien¹.

La Calabre compte le plus grand nombre de bénéficiaires du projet SPRAR en Italie, après la Sicile et le Latium. Célèbre pour son taux de chômage exceptionnel (21,6 % en 2018, le plus élevé d'Europe) qui entraîne un fort dépeuplement, la région a plus récemment fait parler d'elle en raison du dispositif de solidarité mis en place pour l'accueil des exilés. Le projet SPRAR est en effet accompagné par de nombreuses initiatives locales et citoyennes, à l'instar de la commune de Riace, qui a su déployer ce que plusieurs nommaient « utopie ». *Chez nous* est une exploration des champs des possibles en matière d'asile et des méandres d'une commune engagée.

Les auteurs arrivent à Riace en traversant une zone industrielle où apparaît furtivement un camp d'exilés, connu pour son insalubrité et ses feux accidentels meurtriers, puis parviennent au centre historique. Le lecteur traverse le bleu pluvieux des premières pages qui ne donnent comme information que des statistiques régionales, trop faibles pour représenter le quotidien de la commune : les exilés qui arrivent, les jeunes Calabrais qui partent « *pour trouver un avenir meilleur* », les projets SPRAR implantés ici et là. Le reste du roman graphique, d'une encre réaliste, baigne dans des couleurs froides, allant du bleu au violet éteint. Les souvenirs de ces quelques exilés maladroitement interrogés au fil des pages se différencient par un marron terreux. La couleur des peaux se devine, mais toutes sont peintes de blanc ; le rendu est quelque peu terne et mélancolique.

1 – En 2018, après le décret sécurité (ouvertement antimigrants), il est remplacé par le Système de protection pour les titulaires de la protection internationale et pour les mineurs étrangers non accompagnés (SIPROIM). L'accès au système est ainsi limité aux seules personnes ayant déjà reçu une réponse positive concernant leur demande d'asile et aux mineurs non accompagnés. Ce changement entraîne une vague de contestations puisqu'il ferme la porte des SPRAR à de nombreux exilés, le budget accordé aux projets ayant été lui-même revu à la baisse. Cependant, en 2019, le SIPROIM est de nouveau remplacé par un autre, moins restrictif, le Système d'accueil et d'intégration (SAI).

DES RÉCITS À SENS UNIQUE

Alors que les protagonistes garent leur voiture, un chien aboie pour signaler leur présence, soudaine et indésirable. C'est Giovanni qui reçoit en premier lieu les auteurs. Il est le président du siège du réseau des communes solidaires (Recosol), un ensemble de municipalités qui œuvrent pour l'accueil et l'intégration des exilés. Une jeune femme, Blessing, arrive discrètement. Tous les quatre s'installent aussitôt autour d'une table : l'entretien démarre sans ambages. Blessing explique avoir quitté son village du delta du Niger avec sa sœur après l'assassinat de leur père, chef du village. Elle raconte sa longue traversée jusqu'en Libye, puis le tumulte de la mer qui les a conduites toutes deux jusqu'aux côtes italiennes. Son autre sœur, arrivée plus tard, risque de devoir quitter l'Italie, car elle ne trouve pas de travail, condition de son séjour. Le dessinateur se plonge dans son dessin ; une caméra filme en plan serré le visage ému de Blessing ; les visages sont graves. Cette discussion se joue à sens unique : Blessing est seule de l'autre côté de la table, comme pour un interrogatoire ; les auteurs n'ont pas pris le temps de se présenter.

Un peu plus loin, les bédéistes visitent le camp de San Ferdinando. Le bidonville semble être « *un morceau d'Afrique arraché et transporté ici* », s'étonne Bonaccorso. L'ambiguïté de cette exclamation laisse au lecteur le soin de décider si c'est la ressemblance du lieu avec un certain imaginaire de l'Afrique qui saisit Bonaccorso, ou bien la misère, comme si elle n'appartenait qu'aux autres. La première impression d'indésirabilité des auteurs se fait de nouveau sentir, quand Bonaccorso demande au guide, Frank, les raisons de sa venue en Italie. Habitué aux journalistes et aux politiques qui viennent « *faire leurs photos* » dans le camp sans s'intéresser aux personnes qui y habitent et y travaillent, Frank répond froidement : « *Ça, ça ne te regarde pas.* »

Ces passages rappellent que l'injonction au récit est réelle pour les exilés. Tout au long de leur processus d'asile, ils devront raconter leur parcours à des agents formés à déceler dans leurs mots et leur posture un possible mensonge. Akoka note que la tâche des réfugiés qui font face aux agents s'apparente à une « *mission impossible* ». L'on exige une précision et une cohérence que des mémoires « *traumatisées par les violences du départ, de la route et de l'arrivée* » ne sont pas toujours capables de fournir. Aussi faudrait-il interroger les démarches artistiques qui souhaitent que les

exilés s'épanchent pour générer des récits de soi. Il y a un déséquilibre entre les auteurs et certains exilés : Blessing et Frank sont interrogés avec la même distance que d'autres acteurs associatifs, alors qu'eux deux confient les violences subies sur la route vers l'exil. L'effacement des auteurs, qui ne présentent par leur projet et qui ne veillent pas à créer des liens de confiance avec les personnes interrogées, est hérité d'une posture journalistique inadaptée aux contextes d'exil. Ces entretiens auraient plutôt bénéficié d'une humanisation, d'une égalisation des rapports : le refus de Frank de se raconter n'en est que le symptôme le plus criant.

UNE ÉCONOMIE DE L'HOSPITALITÉ SÉLECTIVE

Au-delà de ces questions d'ordre éthique, certains passages se révèlent intéressants, notamment lors de rencontres avec des acteurs de l'asile. La figure de Mimmo est particulièrement présente : maire de Riace élu en 2004, il est suspendu en 2018 après une enquête concernant sa gestion du système d'accueil. Il est accusé d'«abus de pouvoir», de «malversations» et de «détournement aggravé de fonds publics aux dépens de l'État et de l'Union Européenne». Des accusations fallacieuses, selon certains : Riace représente surtout une menace par sa volonté d'indépendance locale et son engagement dans la lutte antimafia. Une fois déroulée l'histoire de Mimmo sous son regard assombri, l'ancien maire déplore la venue de «rapaces» dans le système d'accueil de la commune. Il dépeint Riace comme un lieu de vie précurseur et cosmopolite ; une utopie née d'une terre nourrie par un passé migratoire riche ; une commune hospitalière où l'immigration n'équivaut plus à problème. Riace malmène la conception néolibérale actuelle de l'asile, par ailleurs décrite par Akoka, qui dépolitise les réalités économiques, individualise les expériences des exilés et les écarte d'un monde commun possible. Ce processus d'isolement se joue autant dans les imaginaires, avec des récits individuels et particularisés, que dans le réel, avec des prisons pour exilés disséminées en Europe et en Amérique du Nord. Comme le décrivent Akoka et Mimmo, ceux qui, bercés par une utopie solidaire ou tiraillés par des questions éthiques, remettent en cause la dichotomie migrant/réfugié se retrouvent finalement écartés de la scène de l'asile au profit d'une économie de l'hospitalité sélective.

Si *Chez nous. Paroles de réfugiés* interroge un réseau d'acteurs et d'agents de l'asile en mettant en lumière les initiatives individuelles et locales d'hospitalité, l'œuvre semble échouer dans certaines représentations des trajectoires de l'exil en raison d'une faiblesse méthodologique et de la présence parfois indésirable des deux auteurs. L'on peut regretter d'abord une esthétique sans surprise et un effet miroir entre le texte et les illustrations, particulièrement dans le chapitre sur Mimmo, où la très grande majorité des cases représente ce dernier en train de parler. Mais le projet des auteurs manque surtout de positionnement et de contextualisation. Cette enquête graphique laisse penser que, si les migrations et l'accueil des exilés interrogent, voire fascinent, il faudrait peut-être envisager d'autres formes discursives pour les non-exilés qui, malgré eux, perpétuent l'injonction au récit. Même si *Chez nous. Paroles de réfugiés* s'enquiert du rôle des associations et met en lumière les initiatives locales qui œuvrent pour un accueil solidaire, l'approche des auteurs semble trop peu approfondie. D'autres œuvres traitent avec plus de justesse de l'accueil d'exilés : c'est le cas de *Chez toi* de Sandrine Martin. Si elle n'est pas sans faille, cette œuvre fictive, inspirée d'une étude anthropologique menée par Cynthia Malakasis, évoque la grossesse d'une jeune femme syrienne et son parcours d'asile de la Grèce à l'Allemagne, ainsi que le quotidien de celle qui deviendra son amie, une sage-femme grecque. Le roman graphique évoque, cette fois-ci avec pudeur, les liens qui se tissent et se défont dans le noir des parcours exilaires.